

La proposition était sérieuse, cela valait la peine de passer par-dessus les formalités. Le marché fut conclu.

Et le bateau nous ramène à Poutilov, balancé comme une coquille de noix sur une mer furieuse. Il fait chaud dans la cabine. Nous sommes tous contents, joyeux : les résultats du voyage sont là, devant nous : quelques fusils en tas sur le plancher. A vrai dire, il n'y en a pas beaucoup, mais nous en recevrons d'autres dans la matinée, on nous l'a promis.

Au loin brillent les feux des postes de Cronstadt. Les projecteurs des phares coupent le lointain, confusément brumeux, de leurs rayons en lames d'épée.

— Pourvu qu'on n'aille pas se crever sur quelque chose. — dit le second du pilote. Personne ne relève cette observation.

La causerie est très animée, on fait des plans pour le lendemain.

Je me trouve assis à côté du bonhomme qui a proposé à notre comité un arrangement si heureux, le premier peut-être concernant les échanges en nature. Mon vieux n'arrive pas à se calmer.

— Avons-nous besoin, pour obtenir ce qu'il nous faut, de je ne sais quels pouvoirs ? Nous savons qu'on trouve chez vous des fusils, nous arrivons et voilà...

Je lui demande depuis quand il appartient au parti. Il me répond qu'il est dans le parti « depuis sa première culotte », mais que son parti à lui est quelque chose de tout à fait particulier.

— Comment ça ?...

— C'est une charrette.

— Quoi ! Une charrette ?

— Mais oui, c'est bien simple. On m'a attelé à la charrette quand j'étais tout gosse et, depuis ce temps-là, je tire sur les brancards.

Et il ajoute :

— ...Et un jour, j'étais assis dans une tonnelle du jardin. En ce temps-là, j'étais encore apprenti. Et mon père était le jardinier du directeur de l'usine. Ce directeur-là était un général. Un homme important. Et tous les ouvriers avaient une peur de lui que je ne peux pas dire. Et pour ce qui est des apprentis, ce n'est pas la peine de le demander : du plus loin qu'ils apercevaient le directeur, ils disparaissaient dans leurs trous... Alors voilà, j'étais assis dans la tonnelle et je lisais un livre. Un petit livre où on parlait surtout de Dieu... J'aimais à lire des choses de Dieu... Tout à coup, le général entre dans la tonnelle :

— Qui est là ? — qu'il crie.

— La face de Dieu, — que je réponds... J'avais peur je ne vous dis que ça... Il m'attrape par l'oreille :

— Toi, — qu'il dit, — de quelle face de Dieu viens-tu me parler, tête de canasson ? Fiche-moi le camp, espèce d'idiot !...

Et alors voilà, depuis ce temps-là, je cours comme un canasson. Et ce n'est pas tout dire que je cours... je commence à broncher sur mes jambes maintenant. Et ça m'embête, j'en ai assez. Et voilà : c'est ça mon parti.

Bientôt nous abordons le ponton de l'usine Poutilov. Nous nous rendons au comité de l'usine, avec nos fusils. Nous expliquons aux camarades pourquoi nous en avons si peu. En revanche, on nous apprend les dernières nouvelles et, bien avant l'aube, en auto, nous prenons la route de Smolny.

On entendait, de loin en loin, des coups de fusil, des coups isolés, qui avaient l'air de s'appeler et de se répondre.

Sur la chaussée, on ne voyait rien. Tout était noyé dans ce brouillard d'octobre qui précède le jour. Au loin pourtant se dessinait une masse énorme et noire, — l'Arc de Triomphe. Et, tout là-haut, les chevaux galopaient devant leur char de victoire... courant au-devant de nous, pour ainsi dire.

Aux alentours personne. Tout paraissait rentrer en soi-même, se tapir. Mais, à peine approchions-nous de l'Arc, on nous crie en pleine oreille :

— Arrête... arrête... Vos laissez-passer ?...

Nous stoppons. Nous regardons : autour de nous, une cinquantaine d'ouvriers, le fusil au poing. Les plus rapprochés s'apprentent à nous coucher en joue.

— Qui êtes-vous, vous autres ? D'où venez-vous ?...

Nous les renseignons.

— N'allez pas plus loin ! On tire là-bas !

— Qui est-ce qui tire ?

— On ne sait pas. Attendez le jour...

Avant le jour, il faudrait attendre environ deux heures. Nous nous dirigeons à pied vers le comité du quartier. Nous entrons, nous nous faufilons parmi des centaines de dormeurs qui sont là, couchés par terre, le fusil à portée du bras.

Dans la salle de garde, ceux qui veillent prennent du thé.

Quant on prend du thé, ça fait toujours une bonne causerie. Et quand la causerie a lieu au petit jour et qu'on entend au loin, dans les rues, des coups de fusil, l'entretien prend un ton de cordialité des plus attrayants.

— Alors ?... on tire, Vania...

— Mais oui, on tire... Les bourgeois, que je crois, ne dorment pas trop bien sous leurs édredons. Mais les nôtres, les entends-tu ronfler ?

— Ça, frères, c'est une vraie révolution. La nôtre, cette fois-ci ! Ça n'est pas comme de se lever d'un fauteuil pour s'asseoir dans un autre. C'est une affaire sérieuse : « Tout ça, mon bonhomme, c'était à toi, et maintenant c'est à nous ». C'est un changement de vie...

Et si l'Allemand, le Français, l'Anglais se mettaient avec nous ?...

Qu'en penses-tu, ils s'y mettront, hein ? C'est ça qui sera chouette ! Nous cognons sur les nôtres et eux cognent sur les leurs. Alors, tu pourras travailler, Vania, où ça te plaira : aujourd'hui ici, demain à Berlin... On te recevra partout : on sera partout comme de la famille...

— Crois-tu que j'aie jamais vu une belle journée ?... Pour moi, sais-tu, une belle journée, c'était de pouvoir mettre de côté un copec pour les mauvais jours. Et, le copec étant mis de côté, v'lan ! il m'arrivait chaque fois un embêtement quelconque... Et recommence, mon ami, à faire tes économies !...

Nous n'atteignons Smolny que le soir. Tout y bouillait comme dans une chaudière : préparatifs de bataille, préparatifs pour le Congrès des Soviets. Dans le corridor, je rencontre nos gens de Sestroretsk, équipés et armés.

— Comment êtes-vous là ? On vous a appelés ?

— On est venu de soi-même. On voulait arriver à temps pour voir. On va prendre à l'instant le Palais d'Hiver. Nous sommes de la réserve.

— Hé ! camarades, ne vous dispersez pas comme ça dans les corridors !... On est toujours obligé de vous chercher...

Nous nous entassons dans une salle. Les uns s'assoient par terre, d'autres sur des couchettes, d'autres un